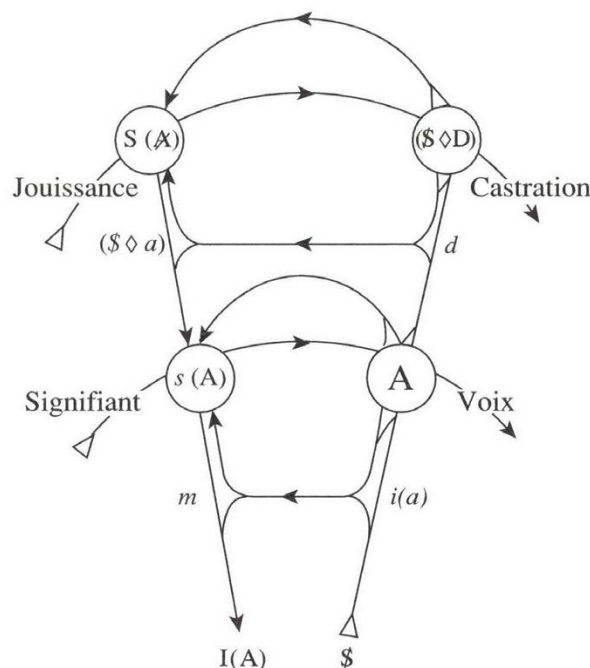


Nicole Bousseyrroux

La pulsion de mort : un mythe * ?

Nous savons que Freud introduit dès 1905 dans sa première édition des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* le terme de *Trieb*, que l'on a traduit en français par pulsion ou, mieux, par dérive. Freud aborde la sexualité infantile avec la question des pulsions partielles. Dix ans après, en 1915, dans « Pulsions et destins des pulsions », Freud précise sa doctrine des pulsions et fait du *Trieb* un concept fondamental de la psychanalyse qu'il considère « encore assez confus pour l'instant ¹ » mais dont il dira ne pas pouvoir se passer. On a souvent reproché à Lacan de négliger ou minimiser le pulsionnel dans sa conception de l'inconscient langage. C'est méconnaître que, dès le 26 mars 1958 dans son séminaire *Les Formations de l'inconscient* ², Lacan écrit sa formule de la pulsion qu'il place le 23 avril sur le graphe du désir, avec ses deux étages, l'étage inférieur de l'énonciation et l'étage supérieur de la demande.



La demande de mort de l'obsessionnel

D'emblée, Lacan inscrit sur son graphe et à des places différentes le fantasme et la pulsion. Les deux s'articulent à partir d'un connecteur logique de conjonction-disjonction en forme de losange. Lacan articule le sujet du fantasme à l'objet a alors qu'il articule le sujet de la pulsion au grand D de la demande. C'est à l'étage supérieur qu'il place la pulsion, le mathème de la pulsion qu'il écrit S barré poinçon de grand D et qui se lit : le sujet de l'inconscient est coupure de la demande. La pulsion est ce qui advient de la demande quand le sujet s'y évanouit. La pulsion est demande dans laquelle le sujet disparaît, est en *fading*. Elle est une sorte de petite mort du sujet dans la demande. Cette coupure distingue la pulsion de la fonction organique qu'elle habite. La pulsion se différencie du fantasme en ce qu'elle met la demande, les signifiants de la demande, à la place de l'objet a du fantasme. Pour illustrer cliniquement cette question de la demande pulsionnelle, Lacan, à la fin du séminaire *Les Formations de l'inconscient*³, donne l'exemple de la demande de l'obsessionnel qui est suspendue à la formation précoce, dans cet horizon de la demande, d'une « demande de mort » fondamentale, laquelle « ne peut se soutenir sans entraîner en elle-même cette sorte de destruction que nous appelons ici la mort de la demande ». Lacan formule donc déjà la question de la pulsion de mort dans la clinique de la névrose obsessionnelle en termes de demande de mort et de mort de la demande, affirmant que c'est cela qui est à élucider dans l'interprétation plutôt que lui « faire aimer ses obsessions », dit-il, en le fixant à son fantasme et à son agressivité envers la mère. Lacan préfère donc parler, plutôt que de pulsion de mort, de demande de mort.

D'emblée, en proposant pour la pulsion ce mathème qui noue le sujet à la demande, Lacan articule la pulsion à la demande de l'Autre, du grand Autre, qu'il s'agisse de la demande de l'Autre ou de la demande à l'Autre. La demande à l'Autre concerne l'objet oral de la pulsion, le sein comme objet partiel séparable de la mère dans la demande que l'enfant adresse à l'Autre. La demande de l'Autre concerne l'objet anal de la demande de l'Autre maternel qui éduque l'enfant à l'acquisition de la propreté. Pour les deux autres objets partiels que sont l'objet regard et l'objet voix, ce n'est plus la demande mais le désir de l'Autre et à l'Autre qui est en jeu.

La mélancolie

Cette demande de mort peut ne pas s'inscrire dans le symbolique et revenir dans le réel de la psychose. C'est le cas de la mélancolie, dont Freud dit en 1923 dans « Le moi et le ça » qu'elle est « une pure culture de la

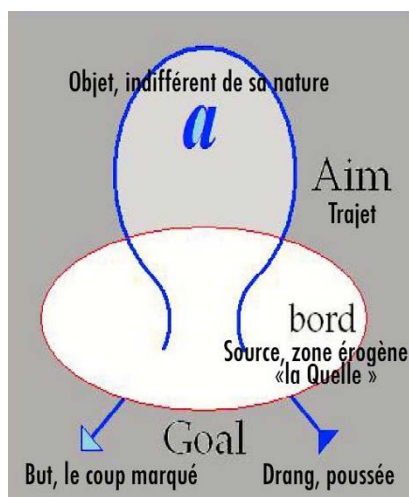
pulsion de mort ⁴ ». C'est un cas de désintrinsication de la pulsion de mort par rapport aux pulsions sexuelles. Devenue libre, elle veut anéantir l'objet et elle pousse le moi dans la mort et l'anéantissement. La clinique de Jules Cotard a montré jusqu'où peut aller le délire de négation du mélancolique qui nie son corps, ses organes, qui se croit damné et immortel parce qu'il ne peut pas mourir. Le délire de Cotard du négateur réalise la mort du sujet à l'état pur. Je rappelle ce que dit Lacan de la mélancolie dans le séminaire *Le Transfert* ⁵ : dans la mélancolie, il s'agit d'un remords dramatique à propos d'un objet qui est entré à quelque titre dans le champ du désir et qui a disparu, et dont le dénouement est de l'ordre du « suicide de l'objet ». *C'est l'objet qui est suicidé* dans sa fonction de cause du désir.

Il y a un livre très intéressant de Gérard Pommier, intitulé *Louis du Néant, La Mélancolie d'Althusser* ⁶, sur le cas de passage à l'acte mélancolique du philosophe Louis Althusser qui, en 1980, dans un état second où il dira qu'il lui massait le cou, a étranglé sa femme Hélène, répondant dans le réel de sa crise mélancolique à ce qu'il croyait alors être, en miroir de son propre désir de la tuer, la demande de mort d'Hélène. C'est l'objet du désir qu'Althusser a suicidé dans ce meurtre qui était une sorte de suicide assisté. Dans un livre qu'il a écrit en 1985 et qui fut publié deux ans après sa mort en 1992, *L'Avenir dure longtemps*, Althusser témoigne de ce qu'il appelle sa « traumabiographie ». Si l'avenir du mélancolique dure longtemps, c'est qu'il est devenu un mort vivant, entre deux morts.

Le tour de la pulsion et son montage

Quel est cet objet qui fait en quelque sorte passer le mélancolique à travers sa propre image et dont la commande lui échappe complètement, comme pour la pulsion ? Je reviens à la pulsion comme trajet. Si Lacan n'inscrit pas l'objet *a* dans le mathème de la pulsion, c'est parce que la pulsion ne fait qu'en faire le tour. L'objet est cette place vide, cette béance autour de laquelle tourne la pulsion.

Dans « Pulsions et destins des pulsions », Freud définit les quatre termes de la pulsion : la source qu'est la zone érogène, avec son bord corporel (en allemand *die Quelle*, en anglais *goal*), la poussée (*der Drang*), le but (*das Ziel*) et l'objet (*Objekt*), à quoi il faut ajouter le trajet, pour lequel Lacan réserve le mot anglais *aim*.



Lacan, dans les chapitres « Démontage de la pulsion » et « La pulsion partielle et son circuit » du *Séminaire XI*⁷, insiste sur le fait que c'est un montage sans finalité. Il en montre la bizarrerie, le caractère surréaliste, sans queue ni tête, à la manière de *La Mariée mise à nu par ses célibataires même* de Marcel Duchamp. La pulsion est une dynamo branchée sur une prise de gaz d'où sort une plume de paon qui vient chatouiller le ventre d'une jolie femme qui est là à demeure pour la beauté de la chose. Et il dit que cet agencement bizarroïde peut se renverser de sorte que, si on retourne la dynamo, ses fils deviennent la plume de paon, la prise de gaz passe dans la bouche de la dame et un croupion sort du milieu !

Tout est étrange et paradoxal dans la pulsion. D'abord sa poussée. La représentation populaire voit la pulsion comme une poussée en direction d'un objet. Elle serait satisfaite quand elle arrive à son but. Or la pulsion n'est pas la poussée, le *Trieb* n'est pas le *Drang*. Ce *Drang*, cette poussée est quelque chose d'irrépressible qui pousse de façon constante, que rien n'arrête. C'est une excitation interne au corps qui n'a rien à voir avec un besoin. C'est une force constante, ce qui correspond bien à la pulsion de mort dans sa constance qui n'a de jour ni de nuit, de printemps ni d'automne, de montée ni de descente. La satisfaction de la pulsion, ce n'est pas arriver à son but, comme le fauve *quaerens quem devoret*, cherchant quelqu'un à dévorer et qui, quand il l'a trouvé, est satisfait, digère. Y objecte la sublimation, qui nous montre que la pulsion peut être inhibée quant à son but, ne pas l'atteindre, et que cela n'empêche aucunement sa satisfaction. Chez Freud, il y a l'idée d'un déplaisir défini comme une augmentation de tension interne, le plaisir étant une diminution de cette tension. Freud reconnaît qu'il y a une différence entre le plaisir de satisfaction exigée et le plaisir obtenu. Ce serait l'origine de la poussée. Lacan prend un exemple clinique très clair dans le

Séminaire XI : les patients auxquels le psychanalyste a affaire ne s'insatisfont pas de ce qu'ils sont et pourtant leurs symptômes leur apportent de la satisfaction. Ils satisfont quelque chose qui va à l'encontre de ce dont ils pourraient se satisfaire, « ou peut-être mieux, ils satisfont à quelque chose. Ils ne se contentent pas de leur état mais ils *se contentent*. [...] Pour cette sorte de satisfaction, ils se donnent trop de mal ⁸. » C'est donc une autre satisfaction qui est en jeu, une satisfaction paradoxale, et qui est au-delà du principe de plaisir : la jouissance. La pulsion conduit donc à rectifier la notion de satisfaction par rapport à l'impossible. C'est l'impossible qu'elle satisfait, car, dit Lacan, « le chemin du sujet [...] passe entre les deux murailles de l'impossible ». Aucun objet ne peut en effet satisfaire la pulsion, c'est pour cela que l'objet, Freud le dit, n'a aucune importance, il est totalement indifférent. La pulsion orale, dit Lacan, ne fait rien d'autre que commander le menu pour le plaisir de la bouche. C'est pour cela qu'elle ne fait que le tour de l'objet. Et Lacan ajoute que c'est un tour de passe-passe, un tour d'escamotage, un *trick*. Enfin, quant à la source qui est la zone érogène, c'est un bord, une structure de bord autour duquel le sujet dérive, est dévié de son cours pour y revenir.

Dans *Télévision* ⁹, Lacan parle de la quadruple instance dont chaque pulsion se soutient de coexister à trois autres. La permanence de la pulsion est à rapporter à sa quadruple source qui noue chaque dérive pulsionnelle aux trois autres.

Ce qui compte, dans la pulsion, c'est le trajet de sa flèche en aller-retour, en boomerang sur le bord de sa source en ayant fait le tour d'un vide. La pulsion fait retour à sa source, au bord de l'orifice corporel d'où elle est partie, parce qu'elle rate toujours son but. Elle n'en fait que le tour pour revenir à la case départ. L'arc se dit en grec *biós*, qui, à un accent près, signifie aussi la vie, *bíos*. Héraclite dit : « À l'arc est donné le nom de la vie et son œuvre est la mort. » La pulsion de mort est ce tir à l'arc avec le langage dont le sexe tend la corde que pince la mort. Le tireur de cet arc est un *driver* sans tête, acéphale. Le sujet n'est pas le tireur, il est dans la rencontre manquée avec l'objet, dans ce qu'elle fait apparaître. Mais Lacan souligne que, dans son trajet d'aller-retour, l'acéphale de la pulsion fait apparaître un nouveau sujet, *ein neues Subjekt*. C'est bien là qu'est la nouveauté de la pulsion pour la psychanalyse : elle crée un nouveau sujet. Lacan prend l'exemple du voyeur : le sujet n'est pas au niveau de la pulsion de voir, il se situe à l'aboutissement de la boucle. C'est grâce à l'introduction de l'autre qu'il apparaît comme sujet honteux, regard caché ¹⁰.

Freud ne sort pas la pulsion de mort du chapeau de son fantasme. Il la sort du trou, du *troumatisme* qu'il découvre avec les névroses traumatiques, les névroses de guerre et aussi dans les cures. Le traumatisé répète le trauma dans des rêves d'effroi qui, comme un disque rayé, ne cessent pas de remettre en quelque sorte le couteau dans la plaie du *trouma*. Freud définit, dans « Au-delà du principe de plaisir », le concept de « contrainte de répétition » comme ce qui passe outre le principe de plaisir et qui ne fait pas du bien, qui est déplaisir et jouissance. C'est de là qu'il sort les pulsions de mort, qu'il associe aux pulsions de vie comme les deux inconnues d'une équation à laquelle il propose de travailler. C'est un vrai débat scientifique de Freud avec lui-même quant à, reconnaît-il, « l'incertitude de [sa] spéculation ». Alors que Freud était parti de l'idée, avec les rêves traumatiques, de quelque chose qui échappe à la domination du principe de plaisir et qui en est indépendant, il en vient à dire à la fin qu'il est « au service de la pulsion de mort ¹¹ ».

Le facteur létal

Il est important de faire la différence entre la mort, l'instance de la mort pour le sujet, et la pulsion de mort. La mort dont il s'agit dans la pulsion de mort n'est pas la mort biologique ni le simple retour du corps à l'inanimé. C'est une mort liée à un au-delà de la vie, liée à l'être parlant par le langage, à l'entrée dans le symbolique qui produit de la perte, une perte de jouissance. Mais il y a également la perte de vie liée au vivant, du fait qu'il doit en passer pour sa reproduction par le cycle sexuel. De sorte que ce facteur mortel, létal, fait dire à Lacan que « toute pulsion est virtuellement pulsion de mort ». Il l'écrit dans « Position de l'inconscient ¹² », et il le redit dans le *Séminaire XI* : « La pulsion, la pulsion partielle, est foncièrement pulsion de mort et représente en elle-même la part de la mort dans le vivant sexué ¹³. »

Lacan est clair là-dessus. Il reprend par deux fois, en 1964, le terme freudien de pulsion de mort. Mais c'est pour lui donner un autre sens que celui que Freud lui avait donné dans « Au-delà du principe de plaisir » où il en faisait un principe, le principe de Thanatos ou principe de Nirvana, qu'il opposait au principe d'Éros comme principe d'union alors que le principe de Thanatos est un principe de désunion. Lacan ne reprend pas à son compte cette opposition binaire principielle quasi métaphysique, métabiologique de Freud. Mais il garde la notion de pulsion de mort pour en faire la pulsion essentielle de l'inconscient pulsionnel, ce qu'il appelle la réalité sexuelle de l'inconscient. Lacan fait de la pulsion de mort ce qui, du fait de notre dépendance à l'égard du signifiant, fait entrer en nous le sens de la mort, ce

qui dans l'inconscient persévère dans l'être de la pulsion. On peut dire que c'est le *conatus* de l'inconscient, pour reprendre le concept de Spinoza pour qui le *conatus* est l'effort de persévérer dans l'être. Pour Spinoza, le désir est l'essence de l'homme, ce qui le fait persévérer dans l'être. Le *conatus* de toute pulsion, pour Lacan, c'est la pulsion de mort, ce qui la fait persévérer dans sa partialité. De sorte que Lacan réintègre la pulsion de mort dans la théorie des pulsions partielles de 1915.

Le mythe de la libido

Il importe de relever que Lacan utilise deux adverbes pour qualifier l'inhérence de la pulsion de mort à toute pulsion partielle, « virtuellement » et « foncièrement ». Dans les *Écrits*, il dit virtuellement. Dans le *Séminaire XI*, il dit foncièrement. Le foncier est ce qui est relatif au fond, à ce qui est au fond, au fondement dans le trou de l'inconscient. Le virtuel indique une potentialité, une puissance, un possible, ce qui pourrait advenir. Lacan parle du *Trieb* à venir. L'à venir de la pulsion n'est pas du meilleur augure. C'est d'ailleurs ce que semble nous faire pressentir Lacan quand il nous présente le mythe de la lamelle qu'il invite pour incarner de façon mythique la libido.

Freud avait écrit dans une de ses *Nouvelles conférences de psychanalyse* que sa théorie des pulsions était sa mythologie. Il s'en confie à Einstein en 1932 dans « Pourquoi la guerre ? » : « Peut-être avez-vous l'impression », écrit-il à Einstein, « que nos théories sont une sorte de mythologie, pas même réjouissante dans ce cas. Mais toute science de la nature n'aboutit-elle pas à une telle sorte de mythologie ? En est-il autrement pour vous dans la physique contemporaine ¹⁴ ? » C'est encore plus vrai pour les théories actuelles de la physique quantique et cosmologique. Car quand Freud dit « nos pulsions sont nos mythes », il ne faut pas l'entendre, Lacan le précise dans « Du "Trieb" de Freud et du désir du psychanalyste », comme un renvoi à l'irréel. « C'est le réel qu'elles mythifient, à l'ordinaire des mythes : ici qui fait le désir en y reproduisant la relation du sujet à l'objet perdu ¹⁵. »

Qu'est-ce qui est perdu à l'origine ? Platon dans *Le Banquet* y apporte une réponse à travers la parole qu'il y donne à Aristophane pour nous expliquer l'origine de l'amour. Au commencement il y avait trois sexes, tous les trois ronds comme des corps célestes. Les humains, qui avaient cette forme de sphère, avaient quatre mains, quatre bras, quatre jambes, quatre pis, deux visages et deux appareils génitaux. Zeus eut l'idée de les couper en deux et de retourner leurs visages afin qu'ils se retrouvent face à leur

état honteux. Le meilleur pour tous était alors de retrouver sa moitié. Zeus menaça de les couper à nouveau en deux si bien qu'ils soient obligés de sauter à cloche-pied.

À cette représentation platonique de la recherche de la moitié sexuelle complémentaire dans l'amour, la psychanalyse substitue un autre mythe, celui de la recherche par le sujet non de son complément sexuel mais de la part à jamais perdue de lui-même. Cette part à jamais perdue de lui-même provient du fait que le sujet n'est qu'un vivant sexué et qu'il n'est pas immortel. Cette part est celle de la mort dans le vivant sexué. C'est ce qui fait dire à Lacan que la pulsion est foncièrement pulsion de mort. Elle l'est en tant que la pulsion est consubstantielle au langage.

Pour mythifier ce réel, Lacan va inventer le mythe de la libido comme organe. La libido n'est pas une énergie, un champ de forces. C'est un organe, au sens d'un *instrument de la pulsion*, dont les limites dépassent celles de l'organisme. C'est un organe insaisissable, qui vient de ce qui est soustrait à l'être vivant à sa naissance. Il s'agit de ce qu'à l'accouchement le nouveau-né a perdu et qui l'enveloppait dans le ventre de sa mère, à savoir l'enveloppe amniotique qui après l'accouchement est expulsée avec le placenta et que les sages-femmes appellent le délivre.

La libido vient de cette disparition de la membrane originelle. Lacan nous invite à imaginer que cette enveloppe du fœtus s'envole comme un fantôme et qu'elle se déplace comme quelque chose d'extra-plat, telle une amibe qui peut passer partout et qui pourrait venir pendant que vous dormez tranquillement vous envelopper le visage. C'est donc une fiction qui peut paraître farfelue mais qui donne un frisson d'effroi. Lacan appelle cet organe bizarre l'*hommelette*, avec un *h*, qui s'envole en cassant l'œuf. En disant que cette enveloppe libidinale fantomatique pourrait venir se coller sur notre visage, Lacan laisse supposer le sens mortifère de cet organe en même temps que son lien à la sexualité. La libido est donc à double face, l'érotique et la létale. La distinction entre pulsion de vie et pulsion de mort est vraie, dit Lacan, pour autant qu'elle manifeste deux aspects de la pulsion qui sont en jeu dans la perte que subit le vivant sexué en naissant, perte pour laquelle il cherche un objet qui la remplace. Si bien que le fantasme de sa mort, de sa propre disparition, est le premier objet que le sujet met en jeu dans son rapport au « Peut-il me perdre ? » qu'il adresse à l'Autre parental. L'anorexique s'en fait la diaphane incarnation. Je pense aussi aux anorexies mentales dans leurs formes extrémistes où le sujet s'évertue à incarner jusqu'à l'os une figure du triomphe de la mort.

La clinique de la pulsion de mort est chez Freud une clinique de la désintringement entre Éros et Thanatos. Freud parle de la mélancolie comme d'une pure culture de la pulsion de mort au sens de sa désintringement d'avec les pulsions de vie. Lacan parle de suicide de l'objet. C'est l'objet, l'ombre de l'objet dit Freud, *l'objet a qui est suicidogène*, là où dans la paranoïa il est criminogène comme les sœurs Papin le montrent. Je pense aussi aux psychoses schizophréniques dans la clinique desquelles il y a des manifestations de négativisme et d'annihilation qui miment le retour à l'inanimé comme dans la catatonie. Il y a bien sûr les toxicomanies et les addictions qui fixent à un principe de Nirvana. Enfin, il y a toutes les formes de destructivité et de haine dont l'actualité déborde et que Freud a interprétées avec beaucoup de finesse dans *Malaise dans la civilisation* à partir du concept de surmoi civilisationnel qui se nourrit de l'insatiable sentiment de culpabilité. Mais le désir et le plaisir de tuer que réactive la guerre, qui renvoie pour Freud au parricide originel, ne sont pas à confondre avec la pulsion de mort.

Il faut que ça saute !

Dans le chapitre VI de *Malaise dans la civilisation*, Freud reconnaît qu'il n'était pas facile de mettre en évidence l'activité de la pulsion de mort dont il faisait l'hypothèse. Ce qui est bruyant, ce sont les manifestations d'Éros. Freud fait l'hypothèse que la pulsion de mort travaille en silence, à l'intérieur du vivant, et ce qui se fait jour c'est que les deux espèces de pulsions travaillent ensemble et s'allient l'une avec l'autre.

Je reviens encore, pour finir, à Freud qui était parti de l'idée, à propos des rêves traumatiques, qu'ils étaient liés à quelque chose qui échappe à la domination du principe de plaisir et qui en est indépendant. Mais à la fin d'« Au-delà du principe de plaisir ¹⁶ », au chapitre VII, Freud en arrive à dire que « les pulsions de mort semblent accomplir leur travail sans que cela nous frappe » et que « [l]e principe de plaisir semble être tout simplement au service de la pulsion de mort ». Freud en vient ici à dire que *le principe de plaisir travaille pour la pulsion de mort. Les processus primaires de l'inconscient œuvrent pour la pulsion de mort*. De sorte que, me suis-je dit, la pulsion de mort n'est pas qu'un au-delà du principe de plaisir. Elle en modifie l'économie. Elle détermine l'inconscient. La pulsion de mort est, au sein du principe de plaisir, cette tendance au zéro de la jouissance qui a le dessus sur la tendance à la constance de la moindre tension propre au plaisir. La pulsion de mort est ce qui, *du dedans* du principe de plaisir, le fait changer de statut. Elle est son ennemi intérieur qui le détraque, et qui donc détraque sa satisfaction. Elle en fait un *principe de jouissance*. C'est

le constat que fait Lacan dans *L'Éthique de la psychanalyse* : « Le champ du principe de plaisir est au-delà du principe de plaisir ¹⁷. »

Freud termine *Le Malaise dans la civilisation* sur le risque d'auto-destruction de la civilisation. Chaque nouvelle guerre est là pour nous le rappeler : la civilisation ne nous protège de rien, elle ne vient pas à bout de la haine, de la cruauté qui refait surface et de l'interdit du meurtre dans le commandement « tu ne tueras point ». Celui-ci nous rappelle donc que, derrière le meurtre du père primitif de la horde ainsi que derrière le complexe d'Œdipe, il y a un désir-plaisir de tuer que chaque guerre, chaque génocide réactualise et dont nous héritons encore aujourd'hui. D'où le « malaise » dont souffre la civilisation et qui tient, explique Freud, au sentiment de culpabilité et à son exigence insatiable. C'est le prix que paye la civilisation, comme la religion, pour contrer notre pulsion naturelle d'agression et de destruction, d'autant plus forte contre nous-même que nous renonçons au plaisir-désir de tuer. Ce qui avait commencé avec le père, dit Freud, s'achève avec la masse, le surmoi civilisationnel aidant. Il n'y a pas d'au-delà, pour Freud, de la pulsion de cruauté qui nous habite. Freud le dit à Einstein : « Il n'y a aucun sens à vouloir supprimer les penchants agressifs des hommes. [...] il ne s'agit pas d'en finir complètement avec l'agressivité humaine ; on peut tenter de la détourner au point qu'elle cessera de trouver sa nécessaire expression dans la guerre ¹⁸. » Mais Freud reconnaît que cela est utopique et revient à imaginer « des moulins dont les meules seraient si lentes que l'on pourrait mourir de faim avant d'en obtenir de la farine ¹⁹. » Nous moulignons une sorte de projet du mal qui s'inscrit dans ce que Lacan appelle dans *L'Éthique de la psychanalyse* le champ du *das Ding* et qui conduit Freud à dire, à la fin du *Malaise dans la civilisation*, que « les hommes sont désormais allés si loin dans la maîtrise des forces naturelles qu'il leur est facile, grâce à elles, de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier ²⁰. »

Dans sa leçon de *L'Éthique* du 20 janvier 1960, Lacan évoque le bruit du monde qui nous apporte l'ombre d'une certaine arme incroyable, absolue, dont on agite l'idée qu'elle pourrait menacer la planète elle-même. Je vous lis ce qu'il dit : « Portez-vous à cette chose, peut-être présentifiée pour nous par le progrès du savoir qu'elle ne l'a jamais été dans l'imagination des hommes, laquelle n'a pourtant pas manqué d'en jouer – portez-vous donc à cette confrontation avec le moment où un homme, un groupe d'hommes, peut faire que la question de l'existence soit suspendue pour la totalité de l'espèce humaine, et vous verrez alors, à l'intérieur de vous-même, qu'à ce moment *das Ding* se trouve du côté du sujet. Vous verrez que vous supplierez le sujet du savoir qui aura engendré la chose dont il s'agit – cette autre

chose, l'arme absolue – de faire le point, et comme vous souhaiterez que la vraie Chose soit à ce moment-là en lui – autrement dit, qu'il ne lâche pas l'autre, comme on dit simplement il faut que ça saute – ou qu'on sache pourquoi ²¹. »

Le pouvoir létal de l'IA

Non seulement la civilisation ne nous protège pas de la pulsion de mort mais la science non plus. Lacan le dit le 20 décembre 1977, dans son séminaire *Le Moment de conclure* : « La science est spécialement liée à la pulsion de mort ²². » Elle y est spécialement liée depuis que les physiciens en maîtrisant l'énergie nucléaire ont contribué à ce que la menace de l'arme absolue, l'ombre de *das Ding*, comme le disait déjà Lacan en 1961, plane sur notre planète. Et puis il y a maintenant l'intelligence artificielle, l'IA. Son facteur létal est désormais lisible et affiché, depuis la création de Chaos GPT en 2023. Cette intelligence artificielle autonome ne s'est donné pour mission rien de moins que « la manipulation et la destruction de l'humanité » ! Elle n'y a pas réussi, pour l'instant...

*[↑] Ce texte a été écrit pour une conférence à Montpellier le 5 octobre 2024 à l'invitation de Dominique Touchon Fingermann et du pôle 3 de l'EPFCL-France.

- 1.[↑] S. Freud, « Pulsions et destins des pulsions », dans *Métapsychologie*, Paris, Folio, 2007, p. 12.
- 2.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 303.
- 3.[↑] *Ibid.*, p. 494, 495, 499, 500.
- 4.[↑] S. Freud, « Le moi et le ça », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1981, p. 268.
- 5.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 459.
- 6.[↑] G. Pommier, *Louis du Néant, La Mélancolie d'Althusser*, Paris, Aubier, 1998.
- 7.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 147-169.
- 8.[↑] *Ibid.*, p. 151-152.
- 9.[↑] J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 528.
- 10.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, p. 166.
- 11.[↑] S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Œuvres complètes*, t. XV, Paris, Puf, 2002, p. 337.

12. [↑](#) J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 848.
13. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 187.
14. [↑](#) S. Freud, « Pourquoi la guerre ? Lettre à Albert Einstein », dans *Anthropologie de la guerre*, traduction de M. Crépon et M. de Launay, Paris, Fayard, 2010, p. 327.
15. [↑](#) J. Lacan, « Du "Trieb" de Freud et du désir du psychanalyste », dans *Écrits, op. cit.*, p. 853.
16. [↑](#) S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *art. cit.*, p. 337.
17. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 125.
18. [↑](#) S. Freud, « Pourquoi la guerre ? Lettre à Albert Einstein », *art. cit.*, p. 327.
19. [↑](#) *Ibid.*, p. 328.
20. [↑](#) S. Freud, « Le Malaise dans la civilisation », dans *Anthropologie de la guerre, op. cit.*, p. 249.
21. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 125.
22. [↑](#) J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 20 décembre 1977.